Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 25

Artikel: La cuisine et la diplomatie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224639

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

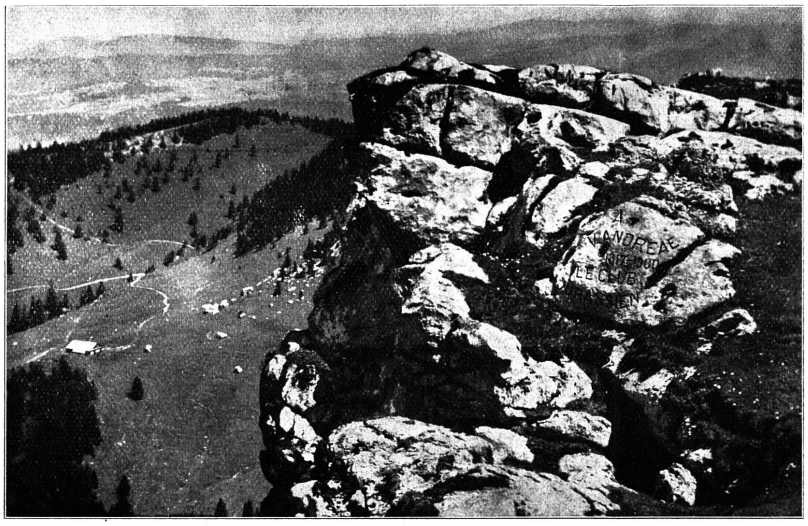
Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ses ; puis le sentier s'allonge sous les hêtres et débouche dans un pâturage. Nous avons changé de monde.

* * *

Quelques maisons basses forment le hameau du Château. Il ne reste plus aucun vestige du fameux château de Sainte-Croix qui se dressait là, pareil à un nid d'aigle, au-dessus des gorges de Covatannaz, dans une position imprenable. Il



fut construit par Pierre de Grandson au début du XIVe siècle. On croit que du donjon de cet édifice, l'on pouvait communiquer par des signaux avec les châteaux environnants, notamment avec celui des Tours, situé de l'autre côté des gorges de Covatannaz et également détruit.

Dès qu'on a traversé le hameau dont l'importance était grande jadis, on s'en va sur la pente herbeuse, parmi les boqueteaux et l'on gagne le plateau des Rasses. De chaque côté de la belle route goudronnée, des hêtres, des cottages et des maisons de repos s'élèvent à l'ombre des plus beaux sapins qu'on puisse voir. Des oisifs en complets de flanelle et des dames à bras nus, portant crânement le petit chapeau « Eugénie », se promènent sur les sentiers. D'autres jouent au tennis : on entend le bruit sec des balles renvoyées par les raquettes ; d'autres encore se reposent sur des bancs rustiques ou flânent dans l'herbe fraîche.

Puis, brusquement, tout disparaît. On pénètre dans la forêt de sapins. Le sentier zigzague entre les grands arbres, au pied desquels on s'arrête pour admirer une fourmilière monumentale. Parfois, c'est une minuscule clairière qui apparaît soudain : on a juste le temps d'apercevoir un pan de ciel bleu au-dessus de sa tête. Et, de nouveau, la forêt recommence. Peu à peu cependant les sapins s'espacent. Ils laissent entre eux des bouts de pâturage qui vont s'élargissant et bientôt l'on quitte les grands bois. Alors, c'est une vaste pente herbeuse qui s'étend devant vous jusqu'au sommet du Chasseron — une pente magnifique d'où la vue est grandiose sur une bonne partie du Plateau suisse. Au premier plan, le lac de Neuchâtel, immobile et silencieux, a l'aspect d'un grand fleuve à son embouchure. Au-delà, ce ne sont que collines verdoyantes jusqu'à la haute barrière des Alpes.

Au printemps, cette pente herbeuse se couvre de petites gentianes bleues ; puis viennent d'autres fleurs, parmi lesquelles domine la grande anémone aux feuilles finement dentelées et à la corolle si délicate qu'au moindre choc elle se flétrit. Ne les cueillez pas, ces anémones veloutées, bornez-vous à les admirer quand le soleil du matin fait étinceler leurs corolles d'un gris blanchâtre, teinté de rose. Le bouquets que vous ferez, d'une main hâtive, seront irrémédiablement fanés deux heures plus tard.

On monte, on monte encore ; on passe devant l'hôtel rustique où des promeneurs attablés déballent leurs provisions et l'on atteint le sommet: gros rocher, tout crevassé qui regarde la France.

Tout à coup la pente cède. On se couche sur la pierre rugueuse et l'on aperçoit une paroi vertigineuse qui tombe à pic sur le vallon de la Deneyriaz où quelques chalets, récemment ouverts, laissent échapper un peu de fumée. Vers le nord, se succèdent les larges croupes débonnaires qui forment le Jura neuchâtelois et l'on voit briller, tout là-bas, les toits rouges de la Chaux-de-Fonds. En face, c'est le Jura français aux lointains nostalgiques.

* * *

Covatannaz, Chasseron, vieux pays dont l'histoire remonte à la plus haute antiquité !

Lorsque les Romains prirent pied en Helvétie, ils défrichèrent le sol, construisirent des routes et tournèrent leurs regards vers ce Jura qui se dressait devant eux comme une gigantesque barrière. Ils le franchirent en maints endroits pour se mettre en communication avec la Gaule.

Parmi toutes les voies romaines dont on a retrouvé les traces, il faut citer celle de Covatannaz qui était l'une des plus fréquentées. Elle ne passait pas par les gorges, mais escaladait la montagne. Un peu au-dessus des « Granges de la Côte » on a retrouvé un fragment de cette voie ; les profonds sillons, taillés dans le roc existent encore, sillons dans lesquels s'engageaient les roues des charriots.

Cette importante route mettait en communication Lausanne avec Besançon par la station d'Abiolica qu'il faut situer entre le Château et Sainte-Croix, à l'endroit connu sous le nom de la Villette.

C'est vers 1860 qu'on a découvert, au pied du Chasseron, les vestiges d'un établissement romain. Les fouilles entreprises ont permis de mettre à jour des monnaies datant d'une époque antérieure au règne de l'empereur Constantin. Une légion romaine campait dans ces parages, et les soldats, appuyés au manche de leur pique, montaient la garde sur ce pays péniblement conquis. Au sommet du Chasseron, ils avaient élevé un autel où, de temps à autre, ils allaient déposer des offrandes à quelque divinité païenne.

* * *

Quand on redescend, il faut suivre la crête jusqu'au col et s'engager dans le pittoresque vallon de la Deneyriaz tout fleuri de gentianes acaules et d'orchis vanillés. Puis, on débouche dans le vallon de Noirvaux où passe la grande route allant de Buttes à Sainte-Croix.

Jean des Sapins.

A l'orgue. — Toto revient de l'église où on l'a mené visiter les orgues.

— Oh ! maman, j'ai vu quelque chose de bien amusant : j'ai vu un vieux monsieur qui pompait de la musique dans un grand buffet !

LA CUISINE ET LA DIPLOMATIE

Je ne sais pas, si dans les conférences internationales qui se succèdent, les délégués des peuples finiront par se mettre d'accord, et sincèrement, mais sans doute, ils arrangeraient assez bien les affaires de la vieille Europe toujours inquiète, s'ils mangeaient tous ensemble à la même table et si sur cette table chaque repas était servi de la façon la plus distinguée, la française.

Talleyrand, pendant les vingt ans de son règne, ne négligea pas un seul jour sa table, où il invitait tout ce que l'Europe comptait d'illustrations dans la politique, l'armée, les sciences, les lettres, les arts. Son maître d'hôtel s'appelait Boucher. Celui-ci, qui avait fait son éducation chez les princes de Condé, recevait les mêmes égards que les meilleurs diplomates. Chaque matin, Talleyrand étudiait avec lui le menu de son dîner. Le menu arrêté, Talleyrand en confiait l'exécution au plus célèbre cuisinier de son époque, Carême.

Un jour de 1805, Talleyrand, afin de fêter la victoire d'Austerlitz, convia des maréchaux, des princes, des ambassadeurs. Il s'enferma dans son cabinet tout un matin en compagnie de son maître d'hôtel, de son chef de cuisine et de son chef d'office. Là, tous en chœur, ils établirent le menu avec autant de zèle qu'ils eussent dressé le plan d'une bataille. Puis, on lança des courriers dans la ville, vers le gibier, les primeurs, les fruits. Tout arriva en abondance. A la veille du dîner, M. Boucher apparut radieux devant Talleyrand :

— Monseigneur, nous avons deux saumons.

— Beaux ?

— Magnifiques. Mais impossible de les servir l'un et l'autre.

— Impossible ... Et si je le veux ?

— On ne peut servir un poisson de ce genre que comme entrée ou relevé de potage. Agir autrement, serait insulter à toutes les convenances de la table.

Talleyrand se pencha vers M. Boucher et lui murmura quelques mots à l'oreille...

Le lendemain soir, les convives se pressent autour de la table. Quand on a desservi le potage la porte s'ouvre : l'officier de bouche apporte sur un plat immense l'un des deux saumons.

— Oh ! s'écrient les convives, le merveilleux poisson !

Comme troublé par tant d'émoi, l'officier chancelle ; son plat bascule, et le poisson s'écrase sur le parquet.

— Maladroit ! maugréa Talleyrand.

Tandis qu'une véritable consternation surprend l'assistance, il se tourne vers l'officier de bouche.

— Balayez-moi ça vivement, et servez-m'en un autre !

Enthousiasme des convives lorsque réapparut l'officier portant un second saumon, plus volumineux que le premier.

Cambacérès, un Languedocien de Montpellier était également convaincu de l'importance de la cuisine en politique. Il était gourmand, au point de ne souffrir aucune distraction quand il savourait un plat.

— Parlez donc plus bas ! dit-il un jour à un convive trop bavard. On ne sait pas ce qu'on mange...

Après la guerre de 1870, Pouyer-Quertier, ministre des finances eut la mission de régler avec l'Allemagne la question financière. Or, Bismarck, vrai glouton, buveur effroyable, jugeait de la valeur des gens par la capacité de leur estomac. Au début des négociations, il invita Pouyer-Quertier à un dîner pantagruélique. Pour plaire à son hôte, notre ministre consentit d'abord à fumer une de ces pipes de porcelaine qui donnent mal au cœur, et à absorber force bocks de simple bière, puis de bière mélangée d'eau-de-vie, puis de bière ferrée. Pouyer-Quertier restait solide, calme. Bismarck le regardait avec une stupéfaction croissante. Mais où son admiration ne connut plus de bornes, ce fut lors-

que le robuste Normand lui dit, une heure avant le dîner :

— Voulez-vous que nous fassions « un prisonnier », en attendant le repas ?

Un domestique apporta sur un plateau, un bol de bouillon tiède, deux bouteilles de Bordeaux et un énorme hanap d'argent. Pouyer-Quertier déboucha une bouteille, et versa le contenu dans le hanap et le vida d'un trait. Ensuite, il avala le bouillon. Enfin, il ingurgita la seconde bouteille. Et, se tournant vers Bismarck :

— Le bouillon est pris entre les deux bouteilles, c'est ce que j'appelle « faire un prisonnier ».

Ces exploits valurent au ministre l'estime de Bismarck. Estime qui se traduisit par maintes concessions en faveur des Français.

Aujourd'hui, si les délégués de tant de peuples sortaient de leur Tour de Babel, pour se réunir autour d'une table bien servie, ne seraient-ils pas de meilleur humeur dans leur souci d'améliorer les choses de la pauvre humanité que nous sommes.

Carte des Grisons. — Le « Conteur Vaudois » a reçu avec reconnaissance une carte de route des Grisons, éditée par les Chemins de fer Rhétiques, dressée par le professeur Imhof et publiée par les soins d'Orell Füssli.

C'est une splendide carte multicolore dont la nouveauté est l'éclairage normal du sud-est. Ses ombres sont portées en bleu. Elle est au 1 : 250,000 et facile à mettre en poche. Le relief en est excellent. Voies ferrées, routes, cols et sentiers y sont indiqués, aussi bien que les routes à automobiles, notées en violet. Elle peut servir tout à la fois de carte et de guide, car son verso est riche en indications précieuses au voyageur. Apte à rendre les meilleurs services à quiconque désire visiter les Grisons sur place, ou même de sa chambre, elle a en outre le mérite du bon marché. Le « Conteur Vaudois » félicite les Chemins de fer Rhétiques et les remercie ainsi que tous leurs collaborateurs. **A. V.**

LE DIABLE DE MOLLENS

(Suite et fin.)

» Cependant, notre sorcier ne pouvait pas continuer à mener ainsi ses victimes par le bout du nez, il fallut bien une fois aller sur le crêt, de nuit bien entendu, pour s'emparer du trésor.

» Il leur dit donc un beau jour :

» — Le moment est venu, nous aurons le trésor cette nuit, si vous n'oubliez rien de ce que je vais vous dire :

» — Vous viendrez contre minuit avec les provisions habituelles ; pain blanc, rôti, vin bouché. Surtout, apportez-en assez, il ne faut pas lésiner pour le dernier coup.

» — Je vous dis que nous aurons le trésor. Toutefois si, par hasard, l'esprit allait être mal disposé et qu'il soit le plus fort, ah ! dans ce cas, je ne pourrais répondre ni de ma vie ni de la vôtre. Si vous entendez un bruit comme des pièces de monnaie qu'on remue, il faudra vous sauver aussi rapidement que vous pourrez pour ne pas avoir le cou tordu, car vous pouvez compter que, si l'esprit nous attrape, cela nous arrivera certainement.

» — Je ne le crois pas, mais faites bien attention et ouvrez vos oreilles. Du reste, si vous entendez remuer les écus, le bois sera en même temps plein de feu et de sorciers qui feront un bruit d'enfer.

» — Vous avez bien compris et je vous promets que nous aurons le magot. Apportez seulement des sachets qui seront faits en toile neuve qui n'ait pas encore servi et qui n'ait pas encore passé à la lessive. Ces sachets seront attachés avec les crins de la queue d'une jument qui n'a fait qu'un poulain.

» — N'oubliez rien ! Au revoir ! Vous ne me reverrez pas que je ne vous revoie.

» Quand il eut terminé ses recommandations, il alla trouver les compères qui étaient ses associés occasionnels.

» Vous voudrez bien me rendre un service, leur dit-il ; il y a là quelques imbéciles à qui j'ai fait croire que je veux sortir ce soir le trésor de Nernichens et, si vous voulez m'aider, je vous promets qu'on veut bien rire et boire un bon coup.

» Il vous faudra mettre des chemises blanches par dessus vos habits, préparer dans la forêt une dizaine de tas de rebibes *(copeaux)* et prendre tout ce qu'il faut pour faire un charivari : des pelles, des faux, des couvercles de marmites et des toupins. Je laisserai tomber un caillou sur des écuelles cassées, ce sera le signal, vous mettrez le feu aux rebibes et commencerez à courir de ci de là en faisant le charivari. Pour le reste ne vous inquiétez de rien.

» Quand la minuit fut arrivée, tout le monde se trouva à son poste ; le sorcier dans le creux, les compères dans le bois et ceux qui venaient pour le trésor autour du creux.

» — Etes-vous là, mes amis ! leur demanda le Diable de Mollens ?

» — Bien, ne bougez pas ! le voici ! le voici !...

» Mais, à ce moment, il laissa tomber une grosse pierre sur le tas de tessons qu'il avait préparé. Les compères allumèrent les feux et apparurent vêtus de leur chemises blanches, faisant les gesticulations convenues, comme une bande de sorciers d'autant plus effrayants que le charivari était de mieux réussi.

» On peut penser ce que fut la débandade. Personne ne se fit prier pour prendre les jambes à son cou et déguerpir le plus loin possible.

» Quand Butty jugea la distance suffisante, lui et ses acolytes se mirent à manger, dans le creux même, le pain blanc, le rôti, qu'ils assaisonnèrent de vin bouché.

» Cependant, il y en eut un de la bande des dupes qui, en se sauvant, s'encoubla à une racine, tomba par terre et se crut bel et bien. — tel fut son saisissement, — mort pour tout de bon. Néanmoins, au bout d'un assez grand moment, il prit le parti de ressusciter et entendit rire, causer et trinquer, car il était tombé à peu de distance du creux ; il se releva et fut comme on le pense édifié par le spectacle de ce qu'il découvrit.

» — Mé bourlâ ! sè fotont dè no !... ci baugro dé sorcier !... dé caïon !...

» Il s'en alla tout droit porter plainte contre le Diable de Mollens et l'affaire alla en correctionnelle au Tribunal d'Aubonne. Ce dut être épique, la cause attira, dit-on, nous le croyons sans peine, de nombreux curieux et Butty en profita pour raconter dans le détail tout ce qu'il avait fait à ses dupes. Ces derniers ne savaient où se cacher tant ils avaient vergogne.

» Butty ne fut condamné qu'à trois jours de prison, sentence qui fut en outre adoucie par la conclusion du président du Tribunal : « Honneur à un homme qui a su ouvrir l'esprit à tant de fous ! »

* * *

» Tout cela ne laissa pas que d'indisposer sérieusement la population de Mollens et, comme il n'était pas bourgeois de la commune, Butty fut prié par les autorités d'avoir à choisir une autre localité pour y exercer ses talents.

» Butty reçut très philosophiquement cet avis et se déclara prêt à partir.

» Un beau jour, il fit charger tout son mobilier sur un char, puis avant de se mettre en route, alla faire une dernière visite au syndic de la commune.

» Ce n'est pas le tout, lui dit-il, je veux bien m'en aller, mais il faut me faire un acte de mœurs, quelque chose de beau et de bon afin que je puisse me replacer ailleurs.

» Le syndic qui avait vu le mobilier chargé ne mit pas en doute les projets de son administré et rédigea un certificat tel que Butty pouvait le désirer.

» Rentré chez lui, il fit décharger son mobilier et réintégra son domicile. A présent que j'ai un acte de mœurs, conclut-il, personne ne me peut rien. »

* * *

Le Diable de Mollens eut famille et celle-ci donna raison au dicton qui veut que les buchilles ne sautent pas loin du tronc. Un fils, entr'autres, continua le métier du père, non pas celui de sorcier, mais de constructeur de puits. Occupé à Pampigny, il prenait pension chez une veuve qui lui faisait assez maigre chère. On aurait pu dire d'elle que si son vin était gras, la tomme qu'elle mettait sur la table de son pensionnaire était maigre. La soupe, en particulier, laissait à désirer, les yeux du bouillon étaient aussi rares que petits.

Butty, deuxième du nom, ne fut pas embarrassé pour donner une leçon à son hôtesse. Terminant un soir sa journée par le peu substantiel repas habituel, il attacha pendant une absence momentanée de celle-ci, une ficelle à la soupière et se mit à la promener à bout de bras tout autour de la maison.

— Qu'est-ce que vous faites donc là ? s'exclama la bonne femme en rentrant à la maison.

— Je promène cette pauvre aveugle qui ne voit pas clair !

La leçon fut-elle profitable ?...

Henri Zimmermann de Pampigny qui m'a autrefois conté cette histoire, ne le savait pas.

Ad. Besson.

La Patrie Suisse du 11 juin consacre trois pages admirablement illustrées au cinquantenaire du Gothard et aux fêtes d'Airolo. Ce numéro sera un souvenir précieux pour tous ceux qui de près ou de loin se sont intéressés à ces cérémonies. D'autres actualités n'offrent pas un moindre intérêt: Centenaire de Belles-Lettres de Neuchâtel, inauguration d'un nouveau chalet de vacances vaudoises, matchs de hockey et de football, meeting d'athlétisme à Berne, etc. Une nouvelle inédite de A. Frague nous montre la vocation d'un guide. René Gouzy nous présente les nouveaux avions de la Swissair

---

Bourg-Ciné-Sonore. — **L'Agent Z-I**, grand drame d'amour et d'espionnage, dans lequel on retrouve deux grandes figures du cinéma muet, Erich von Stroheim et Constance Bennett, passe au Bourg cette semaine en version sonore. Erich von Stroheim, personnalité caractéristique, réalise son rôle d'espion avec l'extrême simplicité des grands artistes, poussant même le souci de s'interdire les effets faciles jusqu'à ne porter que la tenue d'un valet de chambre. Constance Bennett, également dans un rôle d'espionne est à son accoutumée profondément émouvante lorsqu'elle en arrive à sacrifier son amour à son devoir.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

PHOTOGRAPHIE
PHOTOS
GROUPES, NOCES, CARTES POSTALES
AGRANDISSEMENTS en noir et couleurs
TRAVAUX D'AMATEURS
RIPONNE 4 **LAUSANNE**
(à côté de la Viennoise) 5 % aux lecteurs du journal
R. MICHEL

KOCHER
Rue du Pont 7
Lausanne
tailleur Ier ordre
mesure, confection
promet beaucoup, et tient tout autant
faites-en l'expérience !